

Bulletin d'histoire politique

La phobie des extrêmes et les délices du raisonnable... Brève réponse à la réplique de Jocelyn Létourneau

Jean-Marie Fecteau



Volume 10, numéro 3, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060802ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060802ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fecteau, J.-M. (2002). La phobie des extrêmes et les délices du raisonnable...
Brève réponse à la réplique de Jocelyn Létourneau. *Bulletin d'histoire politique*,
10(3), 196–202. <https://doi.org/10.7202/1060802ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La phobie des extrêmes et les délices du raisonnable...

Brève réponse à la réplique de Jocelyn Létourneau

JEAN-MARIE FECTEAU
pour le comité de rédaction

« L'écrit est le pouvoir de transformer l'amour de l'immédiat et du prochain en un amour pour la vie inconnue, éloignée, à venir »,

P. Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*,
Paris, Mille et une nuits, 1999, p. 9

Il y aurait tant de choses à dire en réponse à la réplique de Jocelyn Létourneau... Contentons-nous de cinq points.

SENS ET NON SENS

Précisons en tout premier lieu un possible *quiproquo*. Dans notre éditorial, il ne s'agissait nullement de proposer une interprétation des événements du 11 septembre, encore moins d'entériner sans nuances une ou plusieurs des multiples analyses produites à chaud immédiatement après l'événement. Il s'agissait plutôt d'affirmer deux choses : 1) quelle que soit l'atrocité de l'événement, rien ne permettait d'en appeler, comme le faisait explicitement Jocelyn Létourneau, à un soi-disant « impensable » de l'horreur ; 2) il est pour le moins curieux que certains intellectuels ciblent de façon privilégiée, en la condamnant comme justification indue de l'horreur, toute tentative des penseurs progressistes de lier cet événement à un contexte plus large et à des causalités plus profondes que le fanatisme musulman. Le texte de notre collègue s'avérait, dans ce cadre, une illustration particulièrement éloquente de ces deux réflexes. Dans sa réplique, Jocelyn Létourneau adopte une attitude curieusement contradictoire. D'une part il s'essaie justement, avec le bonheur qu'on verra, à analyser cet événement dont il disait pourtant dans son article initial qu'il s'agissait d'un « affront pur de la barbarie » (le journal n'a repris qu'une affirmation de l'article pour en faire le titre), qu'il était inutile de « tenter d'expliquer (...) par la logique des raisons », puisqu'il n'existait « aucune cause » aux attentats, juste des victimes et des meurtriers. Mais en

même temps, il récidive dans sa réticence à « insérer l'attentat dans une genèse événementielle le rattachant à un possible fondement prochain ou lointain » : il vaudrait mieux, pour lui, que cet événement puisse « se voir extirper de l'histoire et mis sous verre au musée des horreurs du genre humain, dans un caisson impénétrable ». Impénétrable pour la pensée ? Extirpé de ce qui seul permet d'en faire sens ?

L'ISLAMISME COMME CAUSE

Nos « méprises analytiques » notre soi-disant complaisance pour les « (im)postures critiques » faciles inspirée d'un « progressisme aveugle » nous empêchent manifestement d'atteindre cette lucidité pour pousser notre auteur à souhaiter immobiliser l'événement dans le formol de l'indignation. Car, nous apprend-on, faire sens de l'événement est dangereux : on pourrait ainsi « oxygéner l'agression » et « ranimer son feu destructeur ».

Évidemment, comme tout intellectuel qui se respecte et qui prend minimalement au sérieux son métier, Jocelyn Létourneau ne s'en tient pas à ces réflexes de gardien de musée. Il nous propose au contraire, contre toute attente, une interprétation de l'événement. Mais le « sens » (le bon...) qu'il y trouve a peu de chance d'assouvir la pensée du lecteur avide de sens. En fait, on nous apprend que « les attentats du 11 septembre ne trouvent pas leur explication en Occident, mais dans l'islamisme » et qu'il est préférable d'« aiguiller » (détourner ?) l'analyse dans cette direction. Mais attention, cet islamisme est aussi « multiple », et le monde musulman est une « Babel linguistique » bigarrée et diversifiée doctrinalement. La lucidité de notre collègue lui permet donc de nous révéler que l'événement du 11 septembre a pour cause... le fanatisme musulman ! Mais Jocelyn Létourneau n'a pas seulement l'art de la cause immédiate. Une autre cause aussi se profile : le terrorisme, à la fois « antipolitique » et contraire aux « lumières universelles ». Ici, l'islamisme extrémiste dans la simpliste causalité est balancée par-dessus bord au profit de l'irrationalisme de la violence terroriste, que ce soit en Israël ou en pays basque. La lutte contre l'Occident et sa modernité se transforme tout à coup en lutte contre la raison politique légitime, en « politique du pire ». Évidemment, il serait injuste de reprocher à notre collègue le caractère sommaire de son analyse, dans l'espace limité où, comme nous, il était confiné. Mais le problème ici n'est pas tant la rapidité de l'analyse que son simplisme foncier, qui la fait osciller entre le constat d'évidence (le 11 septembre comme acte des islamistes fanatiques) et la dénonciation facile et atemporelle du caractère inacceptable de la violence terroriste. Peut-être en effet, dans certains cas, vaut-il mieux ne pas penser..

Car penser, c'est mettre en œuvre des catégories analytiques minimale-ment heuristiques. C'est aussi faire le *lien* entre des niveaux de réalités qui ne se donnent pas à l'évidence du constat superficiel¹, comme c'est le cas ici. Car, pour notre collègue, l'Islam est certes « multiple », mais pour analyser l'événement, les catégories analytiques de notre collègue deviennent au contraire remarquablement simples, voire monolithiques.

Il y a d'un côté le « mal ou la pulsion primaire », ou la Barbarie, de l'autre la « civilisation ». D'un côté la modernité et de l'autre son refus, qui n'a pas de nom, mais passons... D'un côté l'« Occident », de l'autre, par exemple, l'Islam. Le fait que le terrorisme, historiquement, n'ait aucun lien privilégié avec le refus de l'Occident, comme l'exemple de l'ETA au pays basque et de l'Irlande et tant d'autres cas le démontrent, le fait qu'une bonne partie de la lutte armée, terroriste ou non, soit menée dans le monde musulman par des idéologies laïques, notamment en Palestine, ne semble pas ébranler les certitudes analytiques de notre collègue. Car, on l'aura compris, il s'agit moins de comprendre le monde que de stigmatiser l'événement, et ceux qui l'ont provoqué. Il s'agit avant tout de *séparer* (« ce qui est de l'ordre du fanatisme haineux [ne doit pas être] confondu avec le bien fondé des luttes visant à l'avancement du monde »), d'isoler à tout prix l'acte terroriste du terreau où il est né, d'absolutiser dans leur horreur impensable, dans leur violence incommensurable, les actes terroristes. Par un tel tour de force intellectuel, la violence terroriste, à défaut d'être comprise et saisie dans toute sa complexité, dans toute sa contextualité, devient la personnification du Mal, le raccourci tout trouvé apte à justifier l'action. Il devient en effet possible, quand on a ainsi objectivé l'ennemi, de penser « chasser le terrorisme du paysage politique de la planète ». Ne manque plus qu'à identifier l'« axe du mal »²...

Pourtant, une bonne partie de l'effort des « progressistes aveugles » a justement été de renoncer à cette séparation arbitraire entre l'événement et son contexte, à cette réduction de l'acte terroriste à sa simple événementialité³ pour en saisir tout le sens. Car faire « sens » de l'événement, ce n'est pas, quoiqu'en dise notre collègue, risquer la contagion par la violence. Ce qui est extrême ne fait sens, ne participe à notre effort de comprendre le monde en le changeant, qu'en tant qu'il puisse être saisi justement pour ce qu'il est : un extrême, la pointe ultime et parfois dévoyée d'une réalité, d'un processus, une limite ultime qui nous permet de mieux comprendre ce dont elle est l'expression exacerbée.

LA RESPONSABILITÉ COMME SOLIDARITÉ

Mais tout cela est perdu pour notre penseur « critique ». Or justement, puisqu'il est question de pensée critique, qu'en est-il de ce mépris affiché

pour cet « intellectuel organique des causes universelles », qui pousse la dangereuse innocence jusqu'à voir dans l'occurrence de l'événement du 11 septembre autre chose que le fanatisme islamiste et le terrorisme ? Quel est ce crime particulier qui déclenche l'exaspération de notre auteur ? Ce ne peut être l'erreur d'analyse, car la pensée conservatrice aussi n'est pas exempte de ces erreurs, comme l'avoue en passant Jocelyn Létourneau, et on chercherait en vain un soupçon d'indignation dans cette réplique, et dans l'article du *Devoir*, contre les erreurs et exagérations de la droite. Non, le problème est que l'interprétation avancée par la « gauche mondiale » implique, elle, l'« Occident », la modernité et disons-le, la « civilisation ». Évidemment, cette gauche désire, comme notre auteur, la justice sociale, la libération de la pauvreté, le progrès économique. Mais elle a aussi le tort de penser que l'Occident est aussi responsable du fait que ces grands objectifs ne soient pas atteints. On retrouve dans la diatribe de Jocelyn Létourneau contre la « gauche mondiale » toute la triste banalité, toute la bête rancœur de la droite américaine envers les « bleeding hearts » libéraux, ces hurluberlus qui s'imaginent que l'Occident a une responsabilité dans les malheurs du monde. Il faudrait, nous dit-on dénoncer cette « espèce de culpabilité à l'endroit de l'« Autre » ». Il faut plutôt en effet « envisager les problèmes du monde dans la lucidité et la responsabilité qu'ils appellent ». Pour le (néo) libéral, la seule responsabilité concevable est celle où il est possible d'imputer à quelqu'un le conséquence de ses actes conscients. Ainsi est esquivée, reléguée au musée des idées mortes, une des notions les plus fortes de cet « humanisme » tant prisé de notre collègue : celle qui fait de la responsabilité la conscience aiguë que le sort des autres nous importe, que permettre une injustice dont on profite, ou qu'il nous est possible d'empêcher de commettre, est éthiquement inacceptable. L'idée que la responsabilité pour le sort du monde appartient à tous, et que l'on peut la conjurer avec la notion de solidarité⁴.

La responsabilité invoquée par ces progressistes, si cavalièrement traités dans les deux textes de Jocelyn Létourneau, ne se réduit aucunement, quoiqu'il en dise, à une causalité unique qui ferait de l'Occident la seule source des maux de la terre. Amalgamer l'espérance de changement, la volonté de rigueur dans la compréhension du monde, y compris dans l'horreur de ses événements, à ce simplisme analytique relève de la caricature la plus éhontée. Il nous semble que la naïveté, que l'impuissance, que l'insupportable bonne conscience des aveugles est plutôt du côté de ceux qui nous disent vouloir « contribuer à la diminution de la pauvreté dans le monde », investir dans le « développement socio-économique durable », tous « réunis sous la bannière de la civilisation, de la générosité et de l'altruisme ». Pour ne pas être des mots vides de sens, des phrases creuses, des appels hypocrites destinés à conforter la bonne conscience des possédants, ces paroles doivent

être étayées par la conscience des raisons et des réalités qui s'opposent à ces objectifs. Elles doivent être appuyées sur une analyse du réel qui fasse place aux inégalités, aux rapports de force, à une histoire qui fasse sa juste part à la construction et au maintien conscient d'un système d'exploitation, bref à la conscience du politique qui résume en les concrétisant ces rapports de domination.

Dire que ce monde repose sur l'injustice et l'exploitation n'est pas revendiquer une quelconque « cause unique » aux phénomènes de la planète et à tous les maux. C'est dénoncer le fait que la domination, même complexe, même partagée et diffuse, fait système, qu'elle a une logique et un sens, et surtout qu'on se doit de la combattre non pas comme phénomène structurel éthéré, mais comme obstacle concret et majeur à ce monde qu'on prétend vouloir améliorer, et que l'on ne peut, se contenter de souhaiter dans le confort de sa passivité.

L'AVENIR COMME RISQUE OU COMME ESPOIR ?

Tout cela serait banal, et un peu triste, s'il ne s'agissait de l'expression, franche et honnête certes, mais justement par là-même remarquablement limpide, de la pensée conservatrice en ce début de millénaire. Car il ne s'agit pas simplement de se rabattre sur les images réifiées du Bien et du Mal ; il n'est pas non plus seulement question de penser l'actuel dans les termes éculés de la Civilisation et de la Barbarie⁵. Ce qui est en jeu, c'est la place de l'extrême et de l'acceptable dans notre conception du monde. En effet, ce qui nous frappe peut-être le plus dans l'analyse de notre collègue, ce n'est pas l'hystérie anti-terroriste, pas même l'appel qui est fait à des catégories analytiques floues : c'est le recours à une rhétorique du raisonnable. Sempiternel appel à la « responsabilité » (la vraie, pas la solidaire...), injonction à adopter une « position réaliste et nuancée » sur le monde et ses réalités. Cri de ralliement de « ceux qui croient en l'analyse pondérée et mesurée des choses pour comprendre la vie », qui ne peuvent concevoir la protestation contre l'ordre des choses que dans les termes de la « dénonciation raisonnable (encore !) » et « acceptable » politiquement (!). Tout ceci évidemment en souhaitant la « rénovation mondiale »...

Sur le cadavre des grandes idéologies, la pensée conservatrice s'est (ré)installée dans toute son hégémonie et a imposé comme horizon d'attente au monde son sempiternel slogan : sauvegarder l'existant ! Satisfaction béate de l'actuel, défense à tout prix des « acquis », quiétisme revampé où la passivité devant la parole de Dieu est remplacée par la confiance dans les forces de « rénovation » du marché.

Horizon bloqué d'intellectuels qui ont décidé que décidément, dans notre monde, le bien l'emporte sur le mal, tout comptes faits (surtout si l'« Occident » se compare...) Et chaque pas dans l'avenir devient bien davantage un risque qu'un espoir. Risque de perdre les avantages de la « civilisation », risque de retour à la « barbarie ». La beauté du présent, la jouissance du bonheur de l'instant est si fragile que le futur en devient menace. Et le passé alors ? Ce passé qui n'est plus ce qui nous permet de changer, le complice de nos audaces et le garant du changement possible. Il est devenu cet espace réaménageable à souhait qui se donne en miroir à nos angoisses et à nos incertitudes, capable de justifier autant nos ambivalences que nos peurs. Dans ce monde où tout semble se défaire avant même d'être reconstruit, l'avenir, comme le passé, devient impensable, ouvrant à l'échancrure du présent tout l'espace de l'anarchie des choses. Monde du « mieux que rien », du « pas si pire » où l'intolérable injustice est reléguée au purgatoire des vœux pieux, où le réel est toujours confronté à un autre réel qui lui sert d'épouvantail, jamais à l'espérance de ce qui n'est pas encore, à l'invention de ce qui doit être, en somme à la création humaine de l'avenir. Comme les indignations de commande sont faciles quand la fin de l'exploitation est ainsi référée à cette caricature grotesque d'un avenir « rénové » qui ressemble tant à un présent qu'on accepte passivement, « réalisme » oblige !. La rhétorique du raisonnable, dans un monde où, comme jamais, l'avenir est ouvert, débouche sur cette incapacité de penser et de vivre la violence des humains et des choses, dans ce qu'elle a d'incontournable⁶ autant que d'inacceptable. La meilleure façon d'affronter la barbarie, quelle qu'elle soit, où qu'elle soit, c'est de la comprendre dans ses conditions même de possibilité, et surtout de la rendre inutile...

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. « La pensée ne naît ni du positif pris à part, ni du négatif comme tel — ni du quotidien ni de l'extraordinaire — ni du social ni de l'anti — mais des confrontations multiples, dans les intervalles, pour ne pas se laisser enfermer, ne pas étouffer entre les parois verticales ou tomber dans les marécages », Henri Lefèbre, *Qu'est-ce que penser*, Paris, Publisud, 1985, p. 121-122.

2. C'est dans ce terrible aveuglement que sont tombés les 60 intellectuels américains qui viennent d'appuyer la « juste guerre » contre le terrorisme du président Bush (« La guerre juste de notre pays », *Le Devoir*, 15 février 2002. Voir la réponse digne et intelligente de 1500 catholiques du même pays : « On ne peut invoquer la guerre juste », *Le Devoir*, 23-24 février 2002.

3. Pensons aux efforts de pensée lucide d'un Georges Leroux, aux lendemains de la catastrophe (« Le fanatisme peut-il être compris ? », *Le Devoir*, 18 septembre 2001, à la réflexion profonde d'un Jean Baudrillard (« L'esprit du terrorisme », *Le Monde*,

2 novembre 2001) sur la symbolique de l'acte, etc.

4. Voir sur ce point le remarquable article de Thomas Haskell, sur l'extension du concept de responsabilité dans l'humanitarisme contemporain: Haskell, Thomas L., «Capitalism and the Origins of Humanitarian Sensibility», *American Historical Review*, vol. 90, 1985, p. 339-361 et 547-566.

5. Surtout quand la barbarie, comme peuvent en témoigner dans leurs voix solidaires les paysans afghans affamés, les enfants palestiniens assassinés et les ouvriers argentins ruinés, est *aussi* du côté de la civilisation...

6. «La violence est cet envers, omniprésent ou contingent, qui marque la fragilité d'un vivre ensemble harmonieux. Elle est cousine du conflit et de la lutte qui structure tout société à partir du moment où elle est construite sur l'inégalité et l'injustice. Elle est l'ombre qui se profile quand la logique implacable de nos rapports sociaux subit l'épreuve constante du temps qui passe. Ainsi, depuis que l'avenir des hommes et des femmes est ouvert à une espérance qui ne serait pas que transcendance, la violence accompagne chaque échec dans la construction utopique de cet avenir, chaque brisure dans le tissu fragile de nos aspirations au meilleur. En somme, tout simplement, il est important de savoir (et de comprendre) que la violence change, car ainsi naît l'espoir, et peut être aussi les moyens concrets, de sa disparition», J.-M. Fecteau, «L'histoire comme expérience de la violence», *Regards divers sur la violence*, Montréal, IRDS (Institut de recherche sur le développement social des jeunes), 2001, p. 18-19.